

Visiter Auschwitz

JEAN-FRANCOIS FORGES

Historien

Lors d'une visite du musée d'Auschwitz et de sa région, le visiteur est amené à connaître le sens et les fonctions précises des lieux et des bâtiments dont il peut voir les ruines sauvegardées, les reconstitutions, ou seulement des traces qui disparaissent au fil du temps. En général, il s'agit de faire l'étude des lieux de la réclusion ou de la mort des détenus de 1940 à 1945. On peut aussi élargir la visite à la zone SS : la gare, la ville d'Auschwitz (l'actuelle Oświęcim) ou les quartiers résidentiels des Allemands. Il est possible aussi d'intégrer à la visite les questions de la mémoire du camp et de l'évolution du site à partir de 1945.

Les visites se déroulent souvent maintenant sans le témoignage physique de survivants. Mais les organisateurs peuvent remettre aux participants, avant ou pendant le voyage, un dossier constitué de cartes, de textes, de documents, de dessins, de photos historiques.

DEUX DIFFICULTÉS POUR ORGANISER LE PARCOURS DE LA VISITE

– *Il faut distinguer le camp de concentration du centre de mise à mort.* Or ces lieux sont très étroitement intriqués et leur ordre topographique ne correspond pas à l'ordre chronologique de leur mise en service. Il s'agit de proposer des parcours pour résoudre ce problème. Tout parcours peut évidemment être critiqué surtout si l'on peut faire une meilleure proposition.

– *Il faut montrer que l'espace mémoriel concentrationnaire du musée d'État n'est qu'une petite partie de l'espace historique qui correspond à un archipel de Kommandos dans toute la « zone d'intérêts d'Auschwitz », hors de l'espace mémoriel.*

Il en reste des traces : les poteaux des barbelés. On en voit partout. À Cracovie même, dans le Gouvernement général, sur le plateau qui domine le camp de Plaszow et la carrière Liban, mais aussi, hors de ce camp au milieu des maisons d'habitation du quartier ; on en voit aussi le long de la voie ferrée Cracovie-Oświęcim, en particulier à Trzebinia, un camp de travail dépendant d'Auschwitz ; on en voit autour des centres industriels où travaillaient les détenus du camp

d'Auschwitz III à Dwory ; on en voit autour du *Kommando* agricole de Raïsko, mais aussi, à des kilomètres à la ronde dans la campagne, aux carrefours, le long des routes, dans les villages¹.

Mais il faut bien préciser à cette occasion, devant la réaction de certains visiteurs, que ce ne sont pas les Polonais qui ont construit leurs maisons dans le voisinage des camps, mais que ce sont les Allemands qui ont construit les camps chez les Polonais.

LES VESTIGES DES BÂTIMENTS LIÉS À L'HISTOIRE D'AUSCHWITZ

Des trois sources de la connaissance historique, témoignages, documents et archéologie, le voyage met en œuvre des traces matérielles qui relèvent de l'archéologie.

La première préoccupation quand on s'adresse à tous les publics et qu'on décrit ce qu'on voit à Auschwitz est de tenir un discours historique qui puisse être reçu par des élèves, des étudiants ou des professeurs et dont le contenu ne puisse poser aucun problème du point de vue technique à des visiteurs plus spécialisés tels que des maçons, des électriciens, des chimistes, des ingénieurs. C'est-à-dire qu'il faut s'efforcer de présenter Auschwitz comme un événement dans l'ordre naturel, qui a existé, qui a été réalisé par des hommes et il faut bannir toute invention fantaisiste. « *Auschwitz n'est pas un rêve* », comme le disait Léon Poliakov, il y a déjà près de 50 ans². Un soin particulier doit être apporté à l'exactitude, à l'histoire factuelle, à la chronologie.

La question de la connaissance archéologique des bâtiments d'Auschwitz est évidemment essentielle pour conduire la visite. Elle n'est pas toujours facile à résoudre, car on ne s'est jamais vraiment intéressé au travail de la Direction des Constructions d'Auschwitz, la *Bauleitung* dont il reste pourtant 200 000 documents dans les archives du musée d'Auschwitz. Il n'y a eu que des études archéologiques sommaires du camp et des bâtiments, même aujourd'hui, alors qu'on reprend le drainage pour sauvegarder les ruines. Il n'y a jamais eu de procès des hommes qui ont construit les crématoires et les chambres à gaz. Karl Bischoff, le chef de la *Bauleitung* d'Auschwitz au moment de la construction des grands crématoires et de leurs chambres à gaz n'a jamais été inquiété. Walter Dejaco, l'architecte principal des crématoires d'Auschwitz a été accusé lors du procès des architectes d'Auschwitz à Vienne en 1972 : le procès s'est terminé par un non-lieu. Il n'y a jamais eu de procès des firmes industrielles qui ont construit les chambres à gaz : la Huta, la Riedel ou la Topf.

À propos de la Topf, l'entreprise est devenue mondialement célèbre quand les Américains ont photographié et filmé les fours de Buchenwald avec le nom de

[1] Le livre de Hans Citroen et Barbara Starzynska, *Auschwitz-Oswiecim* paru en 2011 à Rotterdam montre des photos de ces poteaux qui disparaissent maintenant année après année.

[2] C'est la première phrase de son livre *Auschwitz*, Paris, Gallimard/Julliard, coll. « archives », 1964, p. 9.

la Topf gravé à l'arrière sur les portes des « générateurs » c'est-à-dire des foyers à coke (*Koksgenerator*). Or, le crime de la Topf est essentiellement d'avoir construit les ventilations des chambres à gaz dont on peut découvrir les traces dans les ruines du Crématoire III. De ce point de vue, l'ingénieur en ventilation de la Topf, Karl Schultze, a un rôle plus important que celui de Kurt Prüfer, l'ingénieur en crémation. Prüfer est mort dans le Goulag. Schultze a fait 5 ans de prison en URSS. Libéré en 1955, il n'a jamais été inquiété.

Un deuxième exemple de ce faible intérêt pour les bâtiments du camp de concentration et des difficultés pour les identifier au cours de la visite est celui des *plans d'Auschwitz* publiés par un journal allemand en 2008. En s'appuyant sur l'avis de la Direction des archives fédérales allemandes à Berlin, tous les journaux en Europe ont présenté ces plans trouvés à Berlin comme une extraordinaire découverte concernant l'extermination des Juifs avec même l'indication d'une chambre à gaz. Or ces plans dont des doubles se trouvaient dans les archives du musée d'Auschwitz ou à Moscou avaient déjà été publiés par la Fondation Beate Klarsfeld à New-York et correctement interprétés par un pharmacien français, Jean-Claude Pressac, en 1989. Tous ces plans concernaient exclusivement le camp de concentration d'Auschwitz et non le centre de mise à mort. En particulier, les plans de l'établissement des bains et désinfection du camp des femmes de Birkenau n'ont pas été reconnus alors qu'il s'agit d'un bâtiment qui existe encore, essentiel dans la mémoire de toutes les détenues de Birkenau comme le lieu du choc primordial à leur arrivée. Devant ce bâtiment et à partir de la reproduction d'un plan historique, on peut facilement montrer aux visiteurs l'emplacement, selon l'usage à Auschwitz, des salles de déshabillage, puis des salles où les détenues étaient douchées, tondues, tatouées, pendant que leurs vêtements passaient par l'épouillage, ici à l'aide du *Zyklon B*. La salle d'épouillage de vêtements, indiquée « *gaskammer* » sur le plan, a fait l'objet de fausses interprétations qu'on pouvait espérer depuis longtemps abandonnées au nom de l'exactitude et de la rigueur historiques.

TROIS ASPECTS DE L'HISTOIRE DU CAMP ET DES CRÉMATOIRES D'AUSCHWITZ ET DE LEURS CHAMBRES À GAZ PEUVENT ÊTRE MIS EN ÉVIDENCE AU COURS DE LA VISITE

Les inégalités profondes entre les conditions de vie des détenus

Le commentaire de la visite doit faire apparaître les grandes différences entre les destins de chaque déporté, en particulier en fonction de son affectation dans tel ou tel *Kommando*. Mais aussi, la comparaison entre les vestiges des baraques et des latrines laissent imaginer les profondes différences des conditions de vie entre le camp principal (Auschwitz I, le *Stammlager*) et Birkenau (Auschwitz II), une situation qu'on retrouve, par exemple, à Buchenwald entre le grand camp et le petit camp.

Le déni des SS de la réalité de la guerre

Du point de vue de la mentalité des SS, objet d'études aujourd'hui, les bâtiments montrent aussi le déni de la réalité des SS qui bâtissent comme s'ils maîtrisaient l'avenir : la chronologie des constructions d'Auschwitz n'a pas de rapport avec la marche de la guerre. Le premier des grands crématoires a été livré à la direction du camp par la *Bauleitung* en mars 1943 alors que la guerre était à l'évidence perdue malgré les succès du corps blindé SS à Kharkov, exactement au même moment. On voit à Birkenau les cuves d'épuration biologique qui n'étaient pas tout à fait terminées à l'entrée de l'hiver 1944 et qui n'auraient pas pu fonctionner avant l'été 1945. Elles ont cependant été faites si bien dans les règles de l'art qu'elles sont encore en assez bon état, comme le sont, par exemple, les superstructures de l'usine de l'*Union Werke*.

La proximité entre les installations du camp de concentration et du centre de mise à mort

On a vu un aspect de ce problème à propos des difficultés dans le choix des parcours de visite. On sait que l'extermination des Juifs s'est faite sans se cacher des paysans polonais, comme dans les SS-Sonderkommandos de Kulmhof ou de Belzec. À Birkenau, elle s'est faite aux yeux des autres détenus. Lors de la visite du *Zentral Sauna* et du secteur du *Kanada*, il faudra montrer la proximité des secteurs correspondant au camp de concentration avec les lieux du massacre de masse, le Bunker II et surtout les crématoires IV et V.

Ainsi, quand Oswald Pohl est allé à Birkenau en juillet 1944, il a exigé qu'une clôture soit établie autour du Crématoire IV qui était depuis six mois à la vue des détenus du *Kanada II* et du *Zentral Sauna*. Cette clôture apparaît sur les photos aériennes du mois d'août. Quand on est à Birkenau, on voit très bien le clocher d'Oświęcim³ : par conséquent, le curé polonais de la ville d'Auschwitz pouvait voir parfaitement de son clocher ce qui se passait à Birkenau. Quand une fumée montait de Birkenau, les Polonais disaient : les Allemands brûlent les Juifs. Les voyageurs des trains qui s'arrêtaient dans la gare de la ville d'Auschwitz se penchaient aux portières en disant : c'est là qu'on tue les Juifs. Toute la Haute-Silésie⁴, selon la déposition de Dejaco lui-même après la guerre, savait qu'il y avait des chambres à gaz à Auschwitz.

Sur les plans des Crématoires II et III de Birkenau se trouvant dans les archives de la *Bauleitung* – plans qui ne sont jamais sous le sceau du secret – ne figurent que des *Leichenkeller*, morgues souterraines. Mais, dans la correspondance entre

[3] Certains détenus se souviennent d'avoir entendu à Birkenau les cloches de cette église. Cf. *Témoins d'Auschwitz*, musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, 2010, témoignage de Czeslaw Ostankowicz, p. 225. On peut entendre ces cloches parfois encore aujourd'hui.

[4] La Haute-Silésie était la région du Reich où se trouvait Auschwitz. Oswiecim était avant la guerre à l'extrême ouest de la Galicie. La ville est aujourd'hui dans la voïvodie de Małopolskie (Petite Pologne). Cependant, la frontière entre la Silésie d'aujourd'hui et la Petite Pologne passe à quelques kilomètres à l'ouest du musée d'Auschwitz.

les dirigeants de la *Bauleitung* et leurs supérieurs à Berlin au SS-WVHA – Office central SS d'administration économique – ainsi que dans les documents internes de la Topf ou de la Riedel (pour le Crématoire IV), des firmes qui, on l'a vu, ont participé à la construction des crématoires, les mêmes lieux sont appelés « salle de déshabillage » ou « chambre à gaz ». Il est important de dire aux visiteurs que la description que l'on fait des ruines des crématoires n'est pas une interprétation, mais la lecture des documents et des témoignages.

On pourrait aussi montrer aux visiteurs des documents sur l'état des effectifs du camp des femmes de Birkenau. Dans l'indication des sorties, il y a trois rubriques (*hormis* les rares évasions et libérations) : transfert dans un autre camp, mort de mort naturelle, traitement spécial. Le sens de cette dernière expression (*Sonderbehandlung*) est si évident qu'on peut difficilement parler de langage codé.

UN EXEMPLE D'ACTION PÉDAGOGIQUE À LA FOIS MÉMORIELLE ET HISTORIQUE

On peut appeler « voyages mémoriels » les voyages où on voit des élèves déployer des banderoles sur la rampe, apposer des poèmes sur les parois des wagons, placer des fleurs dans les barbelés. L'exemple dont je veux parler concerne des élèves du lycée français de Madrid lors d'un premier voyage organisé en 2008 par une collègue italianiste, Patricia Amardeil, et qui me semble résoudre avec beaucoup d'intelligence et de sensibilité le problème du lien entre histoire et mémoire.

Les élèves pour la plupart espagnols étaient allés d'abord au Mémorial de la Shoah à Paris où ils avaient écouté Haim Vidal Sephiha parler dans son espagnol teinté de formules judéo-espagnoles. Il y avait des professeurs qui accompagnaient les élèves qui avaient les larmes aux yeux. Il faut imaginer sans doute les réactions d'un francophone d'aujourd'hui qui entendrait une personne bien vivante parler le français avec des accents et des formules venus tout droit du français de François Villon. Haim (Raïm) Vidal Sephiha, juif d'origine turque, né à Bruxelles devenait un compatriote des Espagnols d'aujourd'hui.

À Auschwitz, les élèves devaient poser des pierres sur la plaque en judéo-espagnol de Birkenau, un rite traditionnel qui n'a rien de religieux. Mais il s'agissait non pas des pierres prises dans le voisinage, mais des pierres apportées d'Espagne, ornées de gravures et de dessins colorés, et même des pierres ayant une certaine valeur, sans doute venues de collections minéralogiques. Équilibrant ainsi l'émotion et l'histoire, des enfants espagnols d'aujourd'hui apportaient à Birkenau des pierres venues de la terre de Sépharade. La cérémonie de Birkenau pouvait transmettre singulièrement à la conscience les liens historiques qui existent, à cinq siècles de distance, entre de jeunes Espagnols d'aujourd'hui et les Juifs déportés de Grèce à Auschwitz. C'est à juste titre que le travail exceptionnel de cette enseignante a été un modèle reconnu comme tel par le ministère espagnol de l'Éducation, quels que soient les problèmes de l'enseignement de la Shoah en Espagne.

CONCLUSION

Bien entendu, le cours d'histoire reste nécessaire pour inscrire Auschwitz dans l'histoire politique et idéologique du Reich, de l'Allemagne, de l'Europe, de l'antisémitisme, de l'anthroposociologie etc. Nous devons donc travailler à donner aux visiteurs une information historique, technique, factuelle, chronologique sérieuse, fondée sur les témoignages, les documents et l'archéologie.

Enfin, il y a des touristes à Auschwitz. Ils sont tous au même endroit au même moment. Donc, ils ne sont pas gênants. Par exemple, ils commencent tous la visite par le portail de la voie ferrée à Birkenau. Il suffit d'entrer par la grille des détenues du camp des femmes dans le secteur BI, devant les baraques de quarantaine qui se trouvaient sur l'emplacement actuel du parking des cars. On peut pénétrer aussi dans le camp en empruntant le chemin par où entraient les détenus du secteur BII, devant la *Kommandantur*, aujourd'hui l'église paroissiale de Brezezinka. De toute manière, penser que s'il y a des touristes, il ne faut plus aller à Auschwitz n'est pas possible pour des professeurs d'histoire ou des historiens qui ne diraient jamais qu'il ne faut pas aller sur les lieux des événements qu'ils étudient. La question à laquelle nous devons essayer de répondre est donc de savoir comment aller à Auschwitz en faisant du voyage et de la visite un élément de l'enseignement de l'histoire.